

Le mystère du lavoir

Roman de Parfait JANS

AUTEUR-EDITEUR

Le mystère du lavoir

Roman de Parfait JANS
AUTEUR-EDITEUR

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant vécu sur les lieux des actions relatées dans ce roman, est forcément accidentelle et tout à fait involontaire.

I LUNDI, 6 MAI 2002

Au lendemain du deuxième tour de l'élection présidentielle, la ville de Saint-Florentin, dans le département de l'Yonne, aux confins de la Bourgogne et de la Champagne, se réveille satisfaite tout en traînant une gueule de bois évidente, comme partout en France.

La veille au soir, ses habitants ont fêté la victoire de la République. Les composantes de la mosaïque culturelle qui honore la France, se sont retrouvées dans la joie. Le président réélu devra prendre en compte l'extraordinaire défaillance de la démocratie lors du premier tour et se souvenir du salutaire regroupement républicain du second tour.

Les Florentinois se sont couchés tard. La confiance retrouvée, ils ont exprimé leur satisfaction partout, depuis le quartier de La Trecey jusque dans la vieille ville habituellement plus sage. Les débats citoyens se sont poursuivis tard dans la nuit et parfois avec exagération, car tous les redressements de barre se font avec exagération. Le balancier éprouve toujours le besoin d'atteindre les limites de son mouvement avant d'entrer dans la norme.

Les résultats du premier tour avaient inquiété bien des citoyens et fait se lever une masse de jeunes se croyant, jusque là, indifférents au sort de la République, tant leur méfiance à l'égard du monde politique était grande. Cependant, méfiance ne signifie pas obligatoirement indifférence. Les quinze jours de réflexion et de manifestations entre les deux tours ont montré que la France républicaine n'avait rien perdu de sa vigilance et qu'elle était et est toujours présente là et quand il le faut.

La satisfaction de ce lundi matin vient du résultat de la veille, la gueule de bois aussi. En partie seulement, car la vraie gueule de bois, la douloureuse, celle qui ne disparaîtra pas avec un simple verre d'eau minérale et une aspirine, celle-là provient de plus profond. Elle résulte de l'importante défection du monde citoyen lors

du premier tour de cette élection présidentielle (non-inscrits, abstentionnistes, mécontents, oubliés, exclus) et il serait bien léger de croire que son impact s'effacera après les quinze jours de rattrapage et le deuxième passage dans les bureaux de vote.

En ce jour de marché, comme en connaît cette petite cité fortifiée tous les lundis matin et particulièrement lors des grands ponts du mois de mai, les gens circulent détendus et souriants. Partout, depuis la halle jusqu'aux voies piétonnières, de la place réservée aux légumes à celle consacrée aux choses de la vie, les groupes se croisent, se forment et se défont comme dans un ballet bien réglé. Partout les rencontres créent des bouchons patiemment supportés par la foule.

L'église gothique, imposante au sommet de la colline, dispense sa sérénité aux chalands. L'Armançe et l'Armençon coulent paisibles dans la plaine. A deux pas de la ville, le canal de Bourgogne attend bien sagement la mise à l'eau de la flottille des bateaux de plaisance de la société « Rive de France » déjà parée pour offrir aux touristes la découverte du pays bourguignon.

Les industries tournent à leur rythme. Les grandes avec la rigueur habituelle, les plus petites avec la diversité qui les caractérise.

Dans la zone industrielle des « Galettes », le préposé au bon fonctionnement de la cantine « La Gamelle » sert à boire aux nombreux commentateurs des résultats de la veille, en dépit des restrictions imposées par le règlement de la Z.I. L'ambiance dans ce simple préfabriqué destiné au repas des ouvriers, est celle de la perdition à petites doses. Le décor rappelle ceux décrits par Emile Zola dans « Germinal » ; l'odeur des gamelles réchauffées le midi, ajoutée aux vapeurs d'alcool et à la senteur âcre du tabac, prend les clients à la gorge, les grise et leur procure un instant d'oubli.

François Perrault, le tonitruant patron d'une entreprise de transports routiers basée dans la zone industrielle des « Galettes », fier d'une belle réussite professionnelle qu'il affiche en permanence sur sa personne et par son comportement désinvolte, n'a rien perdu de sa morgue exprimée avec force le soir du premier tour. Alors, ce grand gaillard au visage volontaire, teint mat, yeux noisette, cheveux coupés courts, embonpoint naissant et menton en avant à la manière de son maître en politique, avait exulté et provoqué, amis et adversaires, une grande partie de la nuit, téléphonant

à droite et à gauche, brailant dans les rues avec une équipe de soifards. Quelle fiesta ! Jamais il n'oubliera ces instants d'intense joie ! Pensez donc, Le Pen en deuxième position au niveau national ! Personne n'avait prévu ce coup de tonnerre.

Les résultats définitifs de l'élection présidentielle n'effaceront jamais l'immense joie ressentie le soir du premier tour. Certes, le score de Le Pen n'est plus aussi réjouissant, mais il n'a rien de décourageant, du moins l'affirme-t-il. Chirac a rassemblé fort, mais il devra tenir compte de la diversité de son électorat du second tour. Qu'on le veuille ou non, le 21 avril 2002 demeurera le fait marquant de cette élection.

François Perrault ne laisse percer aucune déception et se comporte comme si l'écrasante mobilisation républicaine ne l'avait pas dérangé d'un pouce. Le voilà relancé dans une nouvelle bataille. Depuis le matin, il occupe « la gamelle », son quartier général extra-professionnel. Accoudé au comptoir, fait de deux planches à peine dégrossies et posées sur des caisses de canettes de bière, il gesticule et pérore :

— Encore, une « tournée » politique, comme les sept années passées et ce sera le tour de Jean-Marie ! Sûr et certain ! clame-t-il depuis le matin dans cet étrange bistrot proche de son entrepôt, véritable annexe de son bureau.

Sans prendre le temps de respirer et tout en avalant des petits blancs au gré des rencontres qui se succèdent depuis l'ouverture, il rue, gueule, accuse et pourfend fantômes et ennemis imaginaires passant à portée de son esprit. En ce lendemain de second tour, les visites malicieuses et goguenardes ne manquent pas, tant son engagement dans cette campagne électorale fut public et outrancier ! La gueule de bois risque de lui durer !

Tout juste entré dans sa trente quatrième année, son dynamisme étonnant semble entretenu par la haine qu'il porte aux administrations et à chaque collectivité de la société civile. Il vide ses rancœurs et incite ses amis de « La Gamelle » à cracher sur tout ce qui leur semble différent, culturellement et physiquement différent.

Rarement en conflit avec l'individu, il peut très bien vomir sur tous les immigrés, en bloc, et l'instant d'après payer à boire au maçon portugais du coin et à son aide algérien qu'il prétend estimer à titre personnel.

Sa façon de rouler les mécaniques et de « rincer » ses interlocuteurs lui assure, d'emblée, la sympathie de tous ceux qui ont du temps à perdre. Grande jactance, un vrai beauf aux discours vides et pourtant tranchés comme seuls peuvent en émettre les piliers de comptoir.

« Rien à foutre de leurs conneries ! » Semble la devise de ce chevalier de début du XXIème siècle. De là, sa réussite. De là, son mépris pour les règlements et de là, aussi, son dédain pour le monde entier.

Dans l'ambiance sécuritaire qui a dominé le premier tour, il s'est senti comme un poisson dans l'eau :

— Faut leur rentrer dans le lard et riposter à armes égales ! Œil pour œil, dent pour dent ! Sans qu'il ne précise jamais vers qui seraient destinés ses coups vengeurs si ses amis politiques arrivaient au pouvoir ou plutôt, si, il suffit de suivre son raisonnement à la trace.

Discours facile et démagogique car où commence l'insécurité ? Au niveau du plus haut responsable de la République qui refuse de répondre à la convocation d'un juge d'instruction ? Chez les patrons qui licencient au moment où leur boîte fait des bénéfices ? Au niveau des cols blancs qui trichent et jouent avec les lois ? Dans le giron de la grande corruption, des trafiquants de drogue, de ceux qui ne respectent pas le code du travail ou simplement au niveau des cas-seurs et encore, pas n'importe lesquels, ceux des cités avant tout ?

Et où trouve-t-elle son origine cette insécurité qui inquiète tant ? Car elle n'est pas née de rien. Dans l'injustice ? Dans l'immunité de certains dirigeants ? Dans les inégalités frappantes ? Dans le chômage ? Dans l'école inégalitaire ? Dans les événements et conséquences de mai 68 ? Dans la démobilisation d'un nombre croissant de familles ? Vaste question. Les solutions dépendront pour beaucoup des réponses apportées à l'ensemble de ces points d'interrogation et pas seulement dans l'accroissement d'une répression orientée vers un seul secteur.

Et François, se moquant de toute réflexion sérieuse, débouche immanquablement sur la question des immigrés, discours facile en période de chômage et à portée du plus minable des démagogues :

— La France peut se passer d'eux, la preuve, dans mon entreprise il n'y a pas un seul métèque, que des Français ! Pas vrai Gino ?

interroge-t-il, coudes appuyés sur la table qui vient de recevoir son coup de serpillière humide du matin.

— C'est la vérité vraie, patron, souffle Gino, le plus ancien et le plus usé de tous ses salariés, dans son accent piémontais dont il n'a jamais pu se défaire.

Belle promotion en vérité que celle qui vous assure le passage du rang de « Rital » à celui d'ouvrier intégré que l'on peut opposer aux immigrés de la nouvelle génération !

— Très juste ! Tout à fait ! clament ensemble, Paul et Ernest, des chauffeurs, gaulois bon teint, les yeux enfoncés dans leurs orbites et accusant des fatigues accumulées et jamais totalement récupérées.

Et « Moustache » à qui il reste encore un peu de jus, renchérit :

— Ils ne sont pas encore nés ceux qui nous prendront notre boulot ! dit-il en vidant prestement son verre à l'arrivée de René, le sérieux et intransigeant chef de garage qui ne prête aucune attention aux gesticulations politiques de son patron.

Bien évidemment, les grosses colères de François sont tournées en tout premier lieu contre l'organisation du travail, les horaires, les disques de contrôle, les repos imposés et les charges salariales, toutes mesures qui coûtent fort cher, selon ses déclarations, et en tout cas, un peu plus que les petits coups de blanc offerts à la cantonade !

Les hommes ne comptent pas, leur santé pas plus, seuls le cheminement rapide du fret et les rentrées d'argent intéressent cet ultra-libéral, social et national. Et cette haine des règlements se répercute sur ses chauffeurs qu'il n'hésite pas à malmener et à houspiller, quitte à les inviter à prendre un verre après les avoir humiliés. Quant au respect du code du travail... inutile et dangereux d'en parler ! L'inspecteur du travail, sa bête noire, est trop peu visible pour le gêner dans les manipulations et interprétations abusives des règlements.

François a passé sa journée du lundi à râler contre la terre entière : les tournées mal organisées ; un mécanicien absent ; un camion qui ne voulait pas démarrer ; deux chauffeurs surpris à contester l'organisation du travail. Ce n'était vraiment pas le jour ! Un rôle de mouche du coche, car en réalité, toute l'organisation de l'entreprise repose sur René, l'infatigable et efficace chef de garage. Que ferait François avec ses commandes obtenues et ses mar-

chés arrachés à la force du poignet, s'il ne pouvait se fier à son bras droit pour leur exécution ?

Bref, le lendemain du second tour ne sortira pas de sitôt de la tête de ce patron. Il a fait campagne pour Le Pen, il a participé généreusement à sa souscription, il a incité, sans vergogne, ses salariés à voter comme lui et tout ce lundi, il a traîné sa gueule de bois. Sale journée !

Même jour, en soirée.

Au moment de la fermeture de l'entrepôt, René, le chef de garage, las d'attendre son patron, est rentré chez lui, contrairement aux habitudes prises.

Fatigué, l'esprit brumeux, François s'installe à son bureau et jette, enfin, un œil sur ses affaires. Seul, il essaie de faire le point. Après avoir constaté le bon retour de tous ses camions au bercaïl, il contrôle le plan de travail du lendemain préparé par son chef de garage. Satisfait, il bâille un bon coup et décide de rentrer chez lui. Il commence à éteindre les lumières, lorsque le téléphone sonne.

Ereinté par sa journée et le moral dans les chaussettes, François n'a pas envie de répondre, puis il se ravise. Il décroche et s'annonce :

— Ici «Sainflo-Transports», j'écoute.

Au bout du fil une voix inconnue lui fait vraisemblablement une offre. Perplexe, il interroge sans enthousiasme :

— C'est urgent ? Maintenant ? Vous avez vu l'heure ?

L'inconnu doit avancer un argument sérieux. Certainement un bon coup. François Perrault se laisse amadouer, mais il hésite encore :

— C'est un peu tard, vous ne trouvez pas ?

La réponse ne doit pas prêter à discussion, car le patron de l'entreprise «Sainflo-Transports» répond :

— C'est bon ! J'accepte, je viens ! Où nous retrouvons-nous ? interroge-t-il ... Dans la forêt d'Ervy-le-Châtel, après Courtaout ? ... Un lieu étrange, renvoyons tout cela à demain matin.

La voix inconnue insiste un long moment et doit être convaincante, puisque François Perrault finit par accepter. Le rendez-vous fixé le rapproche de Montfey où demeurent ses parents, chez qui il habite :

— D'accord ! J'arrive ! Dans une vingtaine de minutes, je serai

dans le Bois du Parc, deuxième allée forestière sur la droite, après avoir dépassé le hameau Boudin.

Situées dans le département de l'Aube, la commune d'Ervy-le-Châtel et sa forêt ne sont jamais qu'à une quinzaine de kilomètres de Saint-Florentin et François Perrault y sera d'autant plus vite rendu qu'il est du coin. Il a parcouru et traversé ces lieux depuis sa plus jeune enfance. Né à Montigny-les-Monts, au nord du canton, il habite aujourd'hui chez ses parents, à Montfey, commune proche du rendez-vous.

Il connaît ce chef-lieu de canton du département de l'Aube, comme sa poche et ne se lasse pas de le présenter aux amis de passage qui découvrent avec étonnement le charme de cette ville perchée sur une colline à 160 mètres au-dessus du niveau de la mer. De cette hauteur, Ervy-le-Châtel domine une vaste plaine dans laquelle l'Armance s'écoule en direction de Saint-Florentin.

Le passé médiéval de cette ville a laissé des monuments intéressants encore en bon état de nos jours : La porte Saint-Nicolas ; l'église Saint-Pierre-es-Liens avec son ensemble de sculptures, vitraux et tableaux des XVIème et XVIIème siècles de l'Ecole Troyenne ; la halle circulaire ; la vieille place du marché, les ruelles et des maisons très anciennes. Un plaisir pour les yeux, un repos certain pour l'esprit, mais, hélas ! une incapacité chronique à s'ouvrir sur les temps modernes !

Bien qu'évaluant sur son terrain, François ne se rend pas à ce rendez-vous d'un cœur léger. Une sorte de pressentiment... Ce soir spécialement.

Après sa rude journée, il n'a guère envie de traiter avec un de ces clients mystérieux et louches, toujours un peu en marge, comme il s'en présente de temps à autre aux patrons de ces petites entreprises... et pourtant, il va à sa rencontre.

Les affaires engrangées de cette façon, n'ont rien à voir avec la délinquance des cités, non, surtout pas ! Juste des marchés un peu douteux, mais bien souvent juteux ! Si un entrepreneur de sa dimension ne sait pas se faire violence ; s'il ne sait pas fermer les yeux à certains moments, il n'a plus qu'à mettre les clés sous la porte !

Le rendez-vous se tient à l'endroit prévu. Une forêt dense et giboyeuse, un lieu peu habituel pour traiter des affaires et pourtant

ce n'est pas la première fois. « Loin des yeux, loin de tout contrôle. » De plus, le temps s'est mis au beau et la promenade vespérale n'a rien de désagréable.

François gare sa BMW à l'entrée de l'allée forestière convenue.

Le client inconnu est déjà là. La cinquantaine, petite taille, lunettes épaisses, passablement voûté, profil fouineur, cheveux abondants et rebelles. De prime abord, le personnage n'inspire aucune confiance au patron routier qui éprouve le besoin de redémarrer et de mettre quelque distance entre lui et ce client bizarre. Puis, il se ravise. Les affaires sont les affaires. Il descend de sa voiture. Les deux hommes s'approchent, se saluent :

— Perrault.

— Volnay.

Poignée de main. Virilité contre moiteur. Regard sondeur contre regard fuyant. Brève discussion et l'imprudent François monte dans une vieille et confortable Mercédès.

Subitement, celui qui s'est présenté sous le nom de Volnay, déclenche un mécanisme. Deux bras verticaux et une barre ventrale emprisonnent le patron de «Sainflo-Transports» sur son siège.

François Perrault se sent pris et saucissonné comme un rosbif bardé de lard.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? interroge-il avec un sourire mi-figue mi-raisin, nous devons parler de vingt transports pour l'Italie, via le Fréjus !

Et le client du soir, museau fouineur en avant, lèvres pincées, étincelles derrière les lunettes, répond sèchement :

— Ce n'est pas une connerie, la connerie c'est ton domaine, pas le mien. Non, il s'agit tout simplement d'une surprise, un cadeau de la maison. Les vingt transports en Italie ? Juste un attrape-nigaud.

Puis, caressant du bout des doigts les barres qui emprisonnent le naïf Perrault, Volnay cherche un compliment :

— Pas mal cette invention, tu ne trouves pas ? Ingénieuse même, ce n'est pas ton avis ? Mon ami y a consacré pas mal de temps à les concevoir et il a réussi. Toi, tu es dans le camionnage et tu passes ton temps à déblatérer, d'autres travaillent incognito et dans le silence.

— En somme, j'ai devant moi le représentant d'un professeur « Tournesol » que je devrais féliciter, mais je ne suis pas du genre à passer de la pommade au premier venu et je ne donne pas dans la brosse à reluire.

— Dommage !

François se contorsionne pour se dégager de l'emprise de ce système démoniaque, mais rien ne cède. L'invention est de qualité. Il perd patience :

— Bon, vous m'avez eu par surprise. Je reconnais l'efficacité de votre système. Démonstration réussie. Vous voulez peut-être que j'équipe mes camions avec vos appareils à saucissonner ? Je ne dis pas non. J'imagine les auto-stoppeuses dans cette position... encore que j'interdis à mes chauffeurs de prendre du monde à bord, surtout des femmes. Faut voir un modèle et discuter du prix. En attendant, foutez-moi la paix, rendez-moi ma liberté de mouvement, s'écrie François en gesticulant en vain.

Ce vouvoiement, rarement utilisé par François, montre une inquiétude qu'il essaie de cacher par son arrogance habituelle, mais est-il prudent de se dévoiler ainsi devant un adversaire à qui rien ne semble échapper ?

— Ne t'énerve pas comme ça, tu vas te fatiguer trop vite.

— Nous ne nous connaissons pas.

— Moi, oui, tu m'as été décrit sous toutes les coutures. Tout le monde connaît le rouleur de mécaniques, le raciste, le lepéniste, et le patron de combat que tu es. Tu peux me tutoyer, car c'est bien ton habitude, n'est-ce pas ?

— Ta face de rat ne me dit absolument rien, mais va pour le tutoiement !

— Faut pas te forcer, tu es libre.

— « Libre », comme tu dis ! J'y suis, ça y est ! Tu donnes dans la politique. C'est une vengeance électorale. Tu me fais tout ce cinéma parce que j'ai voté Le Pen, parce que je l'ai soutenu et aussi parce que j'ai appelé à voter pour lui.

— « Appelé » le mot est faible.

Une allusion à l'incident qui s'est produit la veille dans l'unique bureau de vote de la commune de Montfey.

— Bon, oui et alors ? J'ai menacé un couple de personnes âgées à l'entrée du bureau de vote de ma commune et j'ai usé de mon titre de Conseiller Municipal pour les dissuader de voter « Chirac ». L'incident a fait le tour du village et Tronchois, le maire, m'a passé un sérieux savon. Ce n'était pourtant qu'une blague, tout au plus, une simple incitation à l'abstention. D'ailleurs ils ont voté quand même et je suis bien certain qu'ils n'ont rien eu à foutre de mes menaces.

Volnay rajuste ses lunettes et donne son appréciation :

— J'en ai perçu quelques échos. Pas mal pour un partisan de l'ordre et de la sécurité ! Tu donnes l'exemple !

— Et bien, Machin...

— Volnay, pas Machin.

— Va pour Volnay ? Et bien, Volnay, je ne regrette rien de cet incident. Malgré les résultats d'hier et malgré ton attitude menaçante, tu ne me feras pas changer d'idée. Front National, j'étais, Front National, je suis et Front National, je reste. C'est clair ! Est-ce que tu m'as compris ?

Le propriétaire de la Mercedes se tait. Il regarde sa montre, réfléchit un instant, puis, cherchant visiblement à quitter le terrain politique, il reprend :

— Au fond, ton vote, tes rodomontades électorales et ton comportement de dimanche ne m'intéressent pas du tout. Ce ne sont que des éléments mineurs pour l'ensemble de la France. Combien d'habitants dans ta commune de Montfey ?

— Cent trente quatre.

— C'est bien ce que je disais. Ton attitude à Montfey n'aura jamais aucune importance. Tes actions comptent pour du beurre. Et puis, je me moque bien de ton attitude. Je suis là pour te présenter à mon commanditaire. C'est avec lui que tu traiteras.

Vexé de ne pas traiter directement avec le véritable responsable de sa situation, François laisse échapper sa rancœur :

— Comment ? Tu n'es qu'un larbin ? Un commandité ? Je n'ai jamais traité avec les seconds couteaux, jamais sous la menace et je n'ai pas l'intention de commencer aujourd'hui.

— Ton arrogance est toujours la même. Pourtant, on ne peut pas dire que tu sois bien placé pour refuser de traiter.

— Personne ne me dicte ma conduite.

Comprenant qu'il ne réussira pas à faire taire son prisonnier et encore moins à l'inquiéter par une accumulation de mots et d'allusions, le client du soir jette un nouveau regard à sa montre et appuie sur le démarreur :

— Nous allons faire un petit tour dans le canton.

La Mercedes démarre.

— Et ma BM ?

— Elle est bien rangée, elle ne gênera personne.

— D'accord, nous allons où tu veux, mais Bon Dieu, libère-moi de ces engins de torture. Ton professeur Tournesol devrait faire breveter cette invention et la mettre à la disposition de la police.

— C'est en cours.

La voiture roule dans la nuit, en direction d'Ervy-le-Châtel, mais n'entre pas dans le bourg, comme l'espérait François. Rien ne sert de tenter le diable ! Suivre la départementale 374, mènerait forcément devant la gendarmerie et on ne connaît jamais d'avance les humeurs de ces brigades perdues en milieu rural.

Au premier carrefour, prudent comme un chat, le chauffeur tourne à droite et poursuit sa virée en pays d'Armance.

Un rapide passage par la plaine située au pied de la colline sur laquelle trône Ervy-le-Châtel et la voiture rejoint Chessy-les-Prés. La promenade se poursuit : Survannes et son bief du moulin ; la Vacherie, simple hameau avec ses croisements dangereux ; Davrey et son église de l'Assomption des XIIème et XIXème siècles, tous des lieux bien connus de François pour y avoir passé son enfance et sa jeunesse. A cette heure-là, télévision oblige, les bourgs sont complètement déserts.

— Je parie que tu m'emmènes à Montigny-les-Monts, mon village natal ? Tu me réserves une surprise ? Voilà longtemps que nous devons nous y rencontrer avec mes amis. Je suis sûr que tu les connais et qu'ils ont décidé de me faire une surprise en se servant de toi. Une sacrée blague ! Tu viens de me monter un bateau monumental avec l'aide de mes potes de toujours. Ils sont tes commanditaires et tu es leur commandité. Tu les connais, j'en suis sûr ?

— Il se peut.

14

— Alors, détache-moi.

— C'est trop tôt, sois patient.

La promenade se poursuit : La course passe par la Coudre, hameau sobre et vallonné, et se termine bien à Montigny-les-Monts, paisible et agréable commune, légèrement en retrait de la bruyante route nationale, Troyes-Auxerre.

— Où allons-nous exactement ?

— Tu connais le lavoir communal ?

Cette allusion à l'ancien espace de jeux de sa bande, rassure subitement l'ancien gamin du village, il répond :

— Pardi ! Nous y passions de beaux moments le soir avec les copains, après le départ des femmes dont nous avions épié les faits et gestes en cachette, une partie de l'après-midi. De sacrés popotins, je te le dis ! C'est là que j'ai fumé ma première cigarette et c'est encore là que nous avons fait notre premier concours de zizis. Et toi, tu le connais ?

Volnay évite la question et répond par une menace à peine voilée :

— Un lavoir c'est comme un purgatoire, le linge y entre sale et noir et en ressort blanchi, comme les âmes des êtres troubles à qui l'entrée du paradis a été refusée par le vénérable saint Pierre. C'est là que je dois livrer mon paquet de linge sale.

La voiture s'arrête devant l'église de Montigny-les-Monts. Drôle d'endroit et pourtant agréable petit coin situé au confluent de la rue du Pilori et de la rue de l'Eglise, juste à la hauteur de la rue des Peux, tout un programme !

Avant de baisser sa vitre, le commandité bâillonne François qui se débat avec énergie, comme si un signal « danger » venait de cli-gnoter dans sa tête. Vaine résistance. Le calme revient dans la voiture. François se concentre et fait travailler ses méninges à toute vitesse, il doit trouver un moyen d'échapper à ce mercenaire !

Impassible, Volnay examine calmement les lieux et observe les alentours.

La petite romance jouée par le ruisseau voisin finit par dominer l'ambiance tendue qui règne à l'intérieur de la voiture et apporte aux deux passagers un peu de sérénité, comme si la situation pouvait se prêter à ce complément !

Il fait bon, la nuit tombée est paisible ; le charmant petit lavoir clos, construit de pierre et de briques, petit écrin abrité et planté dans la verdure, est à deux pas ; les lumières des lampadaires publics situés au loin, donnent aux vitres de ce lieu qui a vu passer toutes les misères du village, des reflets intermittents. François et son tourmenteur ont l'impression d'entendre les voix et les rires des lavandières ainsi que le bruit des battoirs chassant la sueur des rugueux draps de lin.

Un sentiment indéfinissable, venant du plus profond de son être, envahit petit à petit le prisonnier. La peur ? La nostalgie ?

Son conducteur ne supporte pas plus longtemps le silence ambiant. Il regarde à nouveau sa montre. Il est dans les temps. Toutes lumières éteintes, il embraye pour avancer de quelques mètres afin de se soustraire à la vue de passants éventuels. Le chauffeur engage la voiture sur le petit terre-plein situé entre l'église et le lavoir, puis il arrête le moteur.

Un homme filiforme, recouvert d'une longue gabardine, lunettes noires, portant une fausse barbe et de fausses moustaches mal posées et négligemment ajustées, sort de la nuit. Espoir déçu ! François s'émeut. Cet homme camouflé sans grand soin, n'est pas un de ses copains comme il l'avait espéré dans un premier temps. La peur lui tenaille le ventre.

Le sombre individu fait un signe au chauffeur qui retire le bâillon au prisonnier. Désormais, il pourra crier tout son saoul, personne ne l'entendra.

François le sait, il ne se fatiguera pas en vain, d'autant que rien n'est encore perdu, il va mener sa bataille, affronter l'ennemi, bille en tête, à sa façon.

Pour l'heure, le juge d'un soir semble vouloir s'expliquer calmement, à travers la fenêtre ouverte, mais le prisonnier ne l'entend pas de cette oreille. Tourné vers le nouveau venu, certainement le commanditaire, il se met à l'insulter copieusement :

— Fils de pute, laisse tomber ton masque et expliquons-nous d'homme à homme.

Surpris par cette arrogance, alors qu'il attendait des questions ou des supplications, l'inconnu souffle une précision à l'oreille de François.

Le regard de François se durcit subitement. Il se sent rassuré et confirmé dans le choix des armes. Il retrouve la totalité de ses moyens et déverse sa haine :

— Ah, ça, alors ! Comment as-tu osé me faire enlever ? Te prends-tu pour un justicier ? Mais tu n'es qu'une larve ! Cela te fait bander de te rappeler à mon bon souvenir ? Tu te sens soulagé ? Et bien maintenant, je t'ordonne de me libérer, tu m'entends, de me libérer et tu vas prendre une roustes dont tu te souviendras. Tu le sais bien, je n'ai jamais rien eu de commun avec toi. Allez, fils de pute, libère-moi !

L'insulte va accélérer le mouvement. L'instant de l'accusation et de la sentence vient de sonner.

— Es-tu conscient de ta situation ? demande la maître de cérémonie.

Trop préoccupé à enfoncer et à diminuer celui qui vient de se présenter, François ne saisit pas la menace. Il aurait pu supplier, discuter, négocier pour sauver sa peau, mais en était-il seulement capable ? Attitude de fier-à-bras ! Grosse erreur d'appréciation, car tout l'environnement qui l'assaille depuis une petite heure est lié à son sort. Manque de subtilité, manque d'instinct de conservation.

— Situation ou pas, tu n'es qu'un fils de pute. Détaches-moi et tu comprendras qui je suis réellement.

Encore quelques mots de trop ! L'homme blessé, s'écarte de la fenêtre, s'enferme brusquement dans un silence de haine et fait un signe au chauffeur qui débloque la porte arrière droite.

Le barbu reprend sa mission. Il ouvre la portière et, muni d'une cordelette bleue, la présente ostensiblement à François comme pour lui signifier un message qu'il ne comprend pas. Alors la séance se poursuit : il attache solidement les mains de François qui se débat en vain, et poursuit son œuvre en lui entravant les pieds. Enfin, d'un mouvement de tête, il signifie au chauffeur qu'il peut relever le système de blocage. Le tout sans un mot. D'un geste autoritaire, il invite son otage à quitter son siège.

Puis, François étant debout, le commanditaire se tourne vers le commandité et le remercie :

— Tu peux disposer. Ta voiture est garée à l'endroit convenu.

Le chauffeur d'un soir s'en va en jetant un regard plein de reproches à François.

Excédé par l'attitude de son prisonnier et par cette conversation avortée, l'homme à la longue gabardine saisit François par les épaules et l'oriente vers le lavoir. Sans un mot, montrant une force insoupçonnée, il le soutient et le déplace par petits bonds plus qu'il ne le conduit, pour le poser, debout devant la porte entrouverte du lavoir. D'un coup de pied, il ouvre les deux battants et, d'un geste violent, pousse François vers l'intérieur.

La chute devient inévitable.

Le patron routier tombe lourdement sur ces dalles brillantes, usées et astiquées par les genoux et les serpillières des anciennes lavandières de Montigny-les-Monts.

En essayant de ne pas rouler dans l'eau et de se retenir malgré ses mains liées, il se retrouve face contre le sol.

— Salaud ! Tu m'as cassé le nez !